

Communication de Monsieur Philippe Bertaud



Séance du 11 janvier 2013



L'Évangile : économie matérielle, économie du salut ?

INTRODUCTION

L'économie dans l'Évangile

« Regardez les oiseaux du ciel, (qui) ne sèment ni ne moissonnent »^[1]. Nul n'ignore cette parole du Christ, mais qui a jamais cru qu'elle fut vraie ? N'est-elle pas une invitation des hommes à une nonchalance qui les livrerait à la famine ? « Nourris-les, et alors exige d'eux qu'ils soient vertueux ! » N'est-ce pas ainsi que le Grand Inquisiteur de Dostoïevski aurait répliqué à cette parole^[2] ? Car les hommes savent que c'est « à la sueur de (leur) front » qu'ils peuvent « manger (leur) pain »^[3] ; et s'ils sont aujourd'hui pour partie « libérés » de cette « peine », n'est-ce pas à la technique et au commerce qu'ils le doivent, plus qu'à l'Évangile ou à la religion ?

Le Christ dit encore : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent »^[4]. Nul non plus n'ignore cet avertissement ; or, vingt siècles plus tard, Paul Ricœur note qu'« il est peu probable qu'aucun d'entre nous soit au clair quant à ses rapports avec l'argent »^[5]. N'est-ce pas au cœur de l'Occident chrétien que s'est construite dès le Moyen Âge une civilisation de l'argent ; et l'Église n'a-t-elle pas rallié les bourgeois de la Révolution Industrielle, mieux qu'elle n'a converti ses ouvriers ?

Ces paroles de l'Évangile sur le travail, sur l'argent et sur l'économie sont l'objet de cette communication devant notre Académie. En ces temps de crise, ce retour aux Écritures nous est apparu d'autant plus nécessaire que selon Chesterton « le monde moderne (serait) plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles »^[6].

Mais avant d'examiner cet affolement, il nous faut identifier ces vertus.

Pour ce faire nous avons relu l'Évangile, non en clerc, ni en érudit, ni d'un point de vue théologique ou historique, mais comme nous avons relu *L'Esprit des Lois* de Montesquieu, sous l'angle économique.

Au terme de cette relecture de l'Évangile, nous vous proposons d'apprécier sous cet angle particulier l'exactitude des faits qu'il évoque, la pertinence des paroles qu'il rapporte, et le sens parfois obscur, souvent contradictoire de ces paraboles dont le Christ déclare hardiment qu'elles recèlent « *des choses cachées depuis la fondation du monde* »^[7].

L'économie en général

Mais auparavant, et brièvement, qu'est-ce que l'économie ?

Jadis pour les Grecs, elle était l'art du maître de gérer les ressources de sa maison pour satisfaire, par le travail de la terre, les besoins vitaux de sa famille. Aristote^[8] distinguait déjà cet « *art domestique* » ou « *économique* », d'un art d'acquisition ou « *chrématistique* ». Il distinguait aussi une chrématistique « *naturelle* », dont le but est de satisfaire les besoins complémentaires des hommes par des échanges, et une chrématistique « *contre nature* », dont le but est d'accumuler toujours plus d'argent.

Aujourd'hui, selon nos dictionnaires, l'économie serait « *l'ensemble des activités d'une collectivité humaine relatives à la production, à la distribution et à la consommation des richesses* ».

Première question

Qu'en est-il donc de l'économie dans l'Évangile de ce triple point de vue ?

ECONOMIE MATÉRIELLE

La production

Les besoins du corps

L'économie y apparaît comme un art encore simple, soucieux des besoins vitaux des hommes. Le Christ ne méconnaît pas ces besoins, notamment la faim ; il ne méconnaît ni la sienne, ni celle des autres hommes, ni leurs autres besoins, notamment la santé ; ni la même nécessité physique et la même obligation morale de les satisfaire. Lorsqu'il réplique au tentateur que « *ce n'est pas de pain seul que l'homme vit* »^[9], le Christ affirme cette évidence qu'avant toute « *parole* », l'homme vit d'abord de « *pain* ». « *Ventre affamé n'a point d'oreille* » dira le milan de la fable au rossignol ; tel est aussi le sens de l'interpellation du Grand Inquisiteur. Or cela manifestement le Christ le sait, lui qui ne manque jamais de dire que la faim et la santé sont une priorité, une nécessité qui fait

loi, une loi supérieure à la Loi et au sabbat, dont il rappelle qu'il a « *été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat* »^[10].

et les moyens de leur satisfaction

Le travail

Cependant, pour hisser au niveau des besoins de l'homme les ressources naturelles, qui sinon seraient vaines, une production est requise. Or, malgré ces curieux « *oiseaux du ciel* », le Christ sait aussi que « *la production est l'interaction (nécessaire) de l'homme et de la nature* »^[11]. C'est pourquoi, il n'encourage pas la paresse ; au contraire, il met souvent en scène ou à l'honneur le travail, celui des semeurs, des bergers et des vigneron ; ses disciples sont des pécheurs ; lui-même aurait été « *charpentier* ».

et ses ambiguïtés

Néanmoins, il semble que nous ne sommes guère plus au clair avec le travail, que nous le sommes avec l'argent : tantôt glorifié comme un démiurge ; tantôt revendiqué comme un droit ; tantôt condamné comme une aliénation ; également soucieux d'en avoir et de s'en libérer, son manque et son excès nous séduisent et nous effraient pareillement.

Hier déjà la Genèse semblait hésiter entre le travail béni de l'Eden et celui maudit auquel Adam aurait été condamné. Quant à l'Évangile, il dépeint un travail au statut multiple et parfois ambigu : il connaît le travail libre et le travail salarié ; il évoque celui des fermiers, et il ne méconnaît pas le travail forcé des esclaves, quoiqu'il ne prenne à cet égard aucune position ; ni pour évidemment, ni contre étonnamment. Il est vrai qu'alors la distinction était mince entre « l'esclave » et le « serviteur » ; l'un et l'autre en effet s'expriment en grec par le mot δούλος, ou en hébreu par le mot עֲבָדָה, dont la racine signifie à la fois « servir » et « travailler ».

Le capital

Grâce donc à ce travail multiple - champ, vigne ou verger - la terre, qui n'est autre que la nature, est dans l'Évangile le principal facteur de production économique.

Faisant écho au récit de la Genèse qui signalait que ce n'est pas Elohim, mais « *la terre (qui) fait pousser l'herbe* »^[12], le Christ observe que « *d'elle-même la terre produit l'herbe, puis l'épi* »^[13] ; confirmant ainsi qu'aucun dieu n'intervient directement dans ce mystérieux et bienfaisant travail d'une terre, que l'homme est néanmoins requis de « *servir* » et de « *cultiver* ».

Pour ce faire, ici un puits, là un pressoir ou un grenier, ailleurs quelques barques et filet, l'Évangile mentionne quelques « investissements », mais aucune machine. Faute en effet de progrès technique, qu'il soit gros ou petit,

d'embouche, de selle ou de trait, le bétail est, avec la terre, le principal capital économique de l'Antiquité.

et sa propriété

Le Christ ne conteste pas l'appropriation privée de ce capital ; ses paraboles mettent souvent en scène un roi, un riche propriétaire, voire un rentier. La mer en revanche, ainsi que les montagnes, l'une et les autres dangereuses, semblent libres d'accès aux pêcheurs et aux pasteurs, qui mieux que les autres métiers symboliseront le « travail » des prêtres chrétiens.

Le commerce et l'entreprise

Un contexte animé par un réel «esprit de commerce»

En complément des produits de ce travail, de cette terre et de ce capital encore modeste, à côté de l'économie domestique, il y a la chrématistique ; et de fait, le souffle de « *l'esprit de commerce* » est déjà perceptible dans l'Évangile.

Des marchés villageois y sont souvent mentionnés ; l'épisode des « *mages venus d'Orient* » suggère que le commerce vient « *de loin* » jusqu'à Jérusalem ; et le Temple lui-même apparaît comme une véritable entreprise, à la fois publique et privée, religieuse et profane, sociale et lucrative, déjà multinationale. Les marchands et les changeurs qui le hantent, témoignent de la vitalité d'un pays ouvert aux échanges, où, du fait notamment de la diaspora, circulent les monnaies les plus diverses, d'or, d'argent ou de cuivre.

Point ou peu de troc en effet : les salaires des ouvriers, les impôts du Temple ou de César, les pots de vins et les transactions sont payés en argent. Les paraboles du débiteur impitoyable, celles des talents et de l'économiste habile, comme la fréquente mention de dettes et de créances, attestent aussi l'existence d'une comptabilité, ainsi que celle des banquiers.

Présence confuse de l'entreprise

dans les paraboles

Autre manifestation de cet « *esprit de commerce* », l'entreprise, au sens moderne de ce mot, est omniprésente dans l'Évangile. Familiale ou domaniale, elle est l'argument de nombreuses paraboles.

Leurs protagonistes s'avèrent cependant d'étranges entrepreneurs : le semeur n'est guère économiste de son grain, le maître du débiteur impitoyable semble peu avisé, et celui de la vigne s'avère un employeur assez extravagant. Dans une parabole, le Christ invite les dix vierges à être prévoyantes et à constituer des provisions ; mais dans une autre, il dissuade un riche propriétaire d'investir dans des « *greniers plus grands* ».

Une telle dissuasion semble contredire l'injonction faite à l'homme de la Genèse d'être « *fécond* » et de « *soumettre la terre* »^[14]. Pour autant la parabole du grain de moutarde peut être lue comme une métaphore de la croissance ; celle de l'économiste habile, comme un troublant encouragement à la fraude ; et celle des talents, comme une véritable incitation au profit ; cette parabole reconnaît implicitement le prêt à intérêt entre professionnels, et si le mauvais serviteur n'y gagne rien, tous sauf lui gagnent beaucoup, l'un même selon Luc dans un rapport de un à dix.

et dans les actes du Christ

Quoiqu'il en soit pour l'heure de cette confusion, le Christ lui-même s'avère entreprenant ; il s'emploie sans relâche à convaincre et à rassembler ; par ses paroles et par ses actes, il témoigne de son actif souci du corps de l'homme et de la paix de son âme ; et il présente lui-même sa mission comme une « *œuvre* »^[15] et celle de ses disciples comme le travail d'ouvriers qui « *méritent salaire* »^[16]. Cette « *œuvre* » évidemment n'est pas de l'ordre de l'économie, mais le Christ sait manifestement qu'elle en dépend, quoiqu'il semble l'oublier parfois, comme dans la parabole de l'enfant prodigue ou dans celle des ouvriers de la dernière heure ; quoiqu'il la dédaignerait, peu s'en faut, comme dans l'épisode étrange et presque injuste, de Marthe et Marie.

La consommation

Une frugalité certaine, mais critique et « conviviale »

Encore incertains donc en matière de production et de commerce, les paroles et les actes du Christ sont-ils plus conséquents en matière de consommation ?

A cet égard, le Christ évoque le jeûne, il encourage l'aumône, et il mène une vie frugale.

Cependant, ni le jeûne ni l'aumône ne sont caractéristiques de son enseignement, et il ne manque pas de critiquer leurs dérives hypocrites, notamment celles du jeûne rituel.

Au contraire en effet de Jean le Baptiste, le Christ n'est pas un prophète austère ; ses besoins sont pris en charge par ses disciples ; il se montre un bon compagnon qui aime la vie, les fêtes et le bon vin ; il ne condamne pas le luxe ; et il ne refuse jamais une invitation à partager un repas, tantôt avec des pharisiens, tantôt chez des publicains, mieux encore entre amis

Frugale donc, la vie du Christ n'est pas miséreuse ; elle s'avère même conviviale, et témoignerait de la vérité déjà présente des Béatitudes.

Une aumône radicale et des pauvretés multiples

Le Christ relativise donc le jeûne ; mais il radicalise l'aumône, qui est la seule ressource des plus pauvres. Il l'encourage jusqu'au dépouillement, mais il ne lui confère aucun caractère obligatoire ni institutionnel, comme la dîme triennale ou l'année sabbatique prescrites par la Torah.

Qu'en est-il donc de l'aumône et de la pauvreté dans l'Évangile ?

Le mot grec que nous traduisons par « *aumône* » est de la même racine que « *miséricorde* » ; il renvoie à la notion de « *justice* ». Quant à la chose, l'aumône est le plus souvent un don, qui peut être fait sous forme de biens, parfois de temps, surtout d'argent : celui dans lequel la veuve ou le publicain, Zachée ou le samaritain convertissent leurs biens.

L'aumône peut être faite aussi sous forme de prêt ; en ce cas, sauf avec le banquier, ce prêt doit être consenti sans intérêt. Il peut être fait sans espoir de retour, mais sans que cela dispense l'emprunteur de le rembourser, à moins que le prêteur ne le libère de sa dette.

Quant à la « pauvreté » dont l'aumône serait le remède, ce mot est rare dans la Bible ; en revanche le mot « pauvre » y est fréquent et varié, tant en grec qu'en hébreu, car il renvoie à une réalité diverse. Mais de quelque manière qu'on le nomme, un « pauvre » est toujours un homme « qui n'a pas le nécessaire pour vivre », un pauvre est un « homme dans le besoin ».

L'une et les autres ambiguës

L'aumône et la pauvreté sont donc au cœur de l'Évangile ; or là encore on peine à première lecture à les définir et à les articuler exactement. L'aumône, est-elle un devoir ou une libéralité ? Est-elle d'ordre public, ou privé ? Est-elle un droit du pauvre, ou un devoir du riche ? Vise-t-elle la restauration matérielle de l'un, ou le salut spirituel de l'autre ?

On peine également à prendre la mesure macro-économique de cette pauvreté dont l'aumône serait le remède, car il n'apparaît pas qu'à l'époque du Christ les peuples de Judée et de Galilée aient été sujets à une famine chronique.

Aujourd'hui en revanche, la faim dans le monde est un problème bien réel, et les « *multiplications* » évangéliques « *de pains et de poissons* », quoique riches d'un sens symbolique, ne sont guère, du point de vue économique, une réponse crédible, ni reproductible.

Deuxième question

À ce stade de notre relecture de l'Évangile, après avoir considéré la production, la distribution et la consommation, nous retiendrons qu'il encourage le travail et l'entreprise, qu'il préconise la frugalité, et qu'il radicalise l'aumône, mais

qu'il manque de passer à un niveau collectif, au risque d'apparaître comme une « anti-économie ».

Le Grand Inquisiteur aurait-il raison de reprocher au Christ de vouloir « *aller au monde les mains vides* »^[17] ? Pour répondre à cette interpellation, il nous faut revenir aux besoins de l'homme, dont nous avons dit qu'ils sont le fondement de toute économie.

L'EVANGILE : UNE ANTI-ECONOMIE ?

Ses propositions

Distinction des besoins et des désirs

Nous avons montré que le Christ se préoccupe des besoins du corps des hommes, mais qu'il les distingue aussi des besoins de l'âme, comme il distingue leurs nourritures respectives que sont le « *pain* » et la « *parole* ».

Les uns sont de nature économique, ils sont de l'ordre de la survie : ce sont la nourriture et le vêtement. Les autres sont de nature spirituelle, ils sont de l'ordre de la vie, et ils sont notamment l'objet des Béatitudes : ce sont la justice, la paix, la miséricorde ; ce sont encore la fidélité, la vérité et la liberté. Mais surtout, entre ces deux natures de besoins, participant des deux, le Christ distingue les « *désirs* », la « *cupidité* » et « *la séduction* » ; celle « *des richesses* », des honneurs, du pouvoir et du prestige ; ces désirs sont de l'ordre de l'envie.

Condamnation de certains désirs

Selon Marc, « *c'est du cœur des hommes que sortent la cupidité, l'orgueil, et le mauvais œil* »^[18] ; or cet œil qui regarde, notamment les autres hommes, c'est « *la lampe du corps* »^[19] dit le Christ. Si donc l'œil est mauvais, le corps et le cœur seront ténébreux.

La Bible signale ce « *regard envieux* » dès le jardin d'Eden^[20] ; elle le condamne dans la dixième « *parole* » du Décalogue^[21] ; le Christ l'affronte dans l'épisode des tentations, et il combattra résolument ceux qui « *agissent en tout pour se faire remarquer des hommes* »^[22] et exciter ainsi leurs « *regards* ». Au contraire en effet des besoins vitaux du corps, ce ressort mimétique des désirs, et la rivalité qu'ils suscitent, les rendent insatiables et potentiellement violents.

Le Christ observe ainsi combien « *les scribes et les pharisiens aiment à occuper le premier divan dans les festins et les premiers sièges dans les synagogues* » ; or il n'y aura jamais qu'une première place, qui sera donc toujours contestée. C'est pourquoi, le Christ condamne la pratique publique et pharisaïque de l'aumône, du jeûne et de la prière. C'est pourquoi, il condamne tous ceux qui, en pervertissant l'esprit de la Loi, « *ferment aux hommes le Royaume des*

Cieux »^[23], là où précisément il ne serait ni premiers ni derniers^[24]. C'est encore pourquoi, le Christ procède à cette étonnante inversion : « *heureux les pauvres* » et « *malheureux les riches* ».

Qu'en est-il donc de cet autre paradoxe, qui justifie à lui seul l'accusation d'« anti-économie » que l'on prononce souvent à l'encontre de l'Évangile ?

Inversion des riches et les pauvres

Auparavant, malgré quelques Psaumes ou Proverbes, la pauvreté était considérée comme une malédiction, sinon comme une fatalité. La richesse en revanche était vue comme une bénédiction, voire comme un signe d'élection ; les personnages d'Abraham et d'Isaac, de Job et de Salomon en témoignent. Or, contre cette tradition, le Christ déclare qu'il a été « *consacré pour porter aux pauvres* » cette « *bonne nouvelle* »^[25] prophétisée par Isaïe^[26], qui serait précisément l'inversion de cette antique malédiction.

Assurément, cette « *nouvelle* » est « *bonne* », ces paroles du Christ sont fortes, et malgré leurs paradoxes, nous sentons confusément leur vérité ; elles requièrent donc quelques précisions et observations critiques.

Quelques précisions

Quelques précisions d'abord.

Le Christ ne dit pas que les riches, « *les scribes et les pharisiens* » sont « *maudits* », mais qu'ils sont « *malheureux* ». Il ne dit pas non plus que les pauvres seront riches, mais qu'ils peuvent être « *heureux* ». Enfin, il ne confond, ni ne condamne les riches et la richesse : celle-ci en effet est un bien, qui pourvoit aux besoins du corps, qui contribue à l'aumône, et qui entretient même l'amitié.

L'Évangile peine en revanche à distinguer la pauvreté de la misère ; celles collectives et celles individuelles.

D'où quelques observations critiques.

Et quelques observations critiques

Si les paroles du Christ apportent aux hommes une espérance, si leur misère ou leur pauvreté n'est plus considérée comme une malédiction, elle reste dans l'ordre des choses : « *Les pauvres - dit le Christ - vous les aurez toujours avec vous et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien* »^[27]. L'inégalité resterait donc légitime : « *Comment pourrions-nous faire du bien au prochain - se demandera Clément d'Alexandrie avec un soupçon de naïveté, sinon d'hypocrisie - si tous ne possédaient rien* »^[28] ? »

Mais la principale critique est, qu'ignorant manifestement la cause du mal qu'elle prétend soulager, hors de tout système politique, dans une économie

à somme nulle, faute de progrès technique, l'aumône ne peut avoir que des effets ponctuels et passagers ; elle ne crée durablement aucune « richesse », elle ne fait que mieux les répartir. Un proverbe - chinois dit-on - affirme qu'il vaut mieux apprendre aux pauvres à pêcher du poisson, que leur donner de l'argent pour en acheter ?

Le Christ serait-il vraiment contre l'économie ? Que répondre à cette critique ?

Sa méthode

Le Christ serait-il contre l'économie ?

A qui le priaient de lui enseigner l'agriculture, Confucius répondit qu'un vieux laboureur le ferait mieux que lui^[29]. Le Christ aurait pu faire la même réponse au sujet de l'économie.

La pauvreté collective est en effet une question complexe, qui pourrait être légitimement hors des préoccupations, sinon des limites étroites de l'Évangile.

Mais, il ne suffit pas dire avec saint Jean que son « *Royaume n'est pas de ce monde* »^[30], ou de préciser avec saint Mathieu que la « *bonne nouvelle* » est portée aux « *pauvres en esprit* », pour évacuer la question économique comme étrangère à l'Évangile. « *Comment entendrez-vous les choses d'en haut, - dit en effet le Christ à Nicodème - si vous n'entendez pas les choses de la terre ?* ».

Notre thèse est que le Christ dit effectivement quelque chose de pertinent en matière économique, qui combine la survie du corps de l'homme et la vie de son âme, toutes deux menacées par l'envie ; quelque chose qui serait au cœur de ce qu'Eusèbe de Césarée appellera précisément une « *économie* »^[31] et que l'Église appellera plus tard une « *économie du salut* »^[32].

Non ! mais alors, pourquoi tant de paradoxes ?

Il y aurait donc bien une, voire deux économies dans l'Évangile.

Mais alors, pourquoi tant de paradoxes et de contradictions ? De deux choses en effet : ou bien le Christ se trompe en cette matière vitale qu'est l'économie, et tout son enseignement devient douteux ; ou bien, comme il l'affirme, sa parole est « *vérité* »^[33], et derrière ces paradoxes, il y aurait un sens, logique ou non, sinon une visée, voire une méthode, mais qui nous échappe encore.

Comment résoudre cette alternative ?

Sur la forme : un enseignement méthodique

D'abord, il n'est pas certain que l'homme et le monde soient rationnels, non-contradictaires, ou mathématiques ; à cet égard la théologie hébraïque se

distingue de la philosophie grecque, et surtout du scientisme et du positivisme modernes.

Il est certain en revanche que « *la vérité ne peut être obtenue qu'au prix de renoncer à la certitude* »^[34], à la sécurité des dogmes, à la paresse de l'opinion et au confort des préjugés.

C'est pourquoi le Christ cherche moins à démontrer, qu'à montrer ; il cherche moins à convaincre, qu'à convertir ; il ne vise pas la science, mais les consciences ; il n'est pas un docteur, mais un (r)éveilleur.

Par ses miracles, qui ne contrarient ni la nature, ni ses lois, le Christ remet l'aveugle ou le paralytique en ordre de voir ou de marcher, pour autant qu'ils collaborent au miracle de leur guérison, fut-ce par un simple élan de foi ou d'espérance.

Par ses paroles, le Christ interpelle ses interlocuteurs, afin que derrière les apparences et malgré les séductions ou les hypocrisies, ceux-ci voient « ce qui crève les yeux ». C'est précisément pourquoi il « *parle en paraboles : parce que - dit-il - ils voient sans voir* », et même parce qu'ils ont « *peur que leurs yeux ne voient* »^[35].

Karl Jaspers note que « *Jésus ne communique pas un savoir, mais une foi. Ce qu'il veut dire reste voilé (..) en des paraboles ou des maximes remplies de paradoxes* » lesquels « *peuvent agir dans le sens d'une libération* » ; « *l'essentiel de cette foi - dit encore Jaspers - c'est la liberté* »^[36].

Sur le fond : un enseignement véridique

Méthodique sur la forme, quoique paradoxal, l'enseignement du Christ serait donc véridique sur le fond : forgé par l'expérience lucide qu'il a de l'homme et du « monde », son propos serait moins une « anti-économie », qu'une « contre-économie », laquelle s'appuierait sur l'économie, en même temps qu'elle en contesterait les dérives ?

Nos deux questions introductives

Appréciations donc ce qu'il en est de cette vérité. Qu'en est-il en définitive de ces « *oiseaux du ciel* » et de cette alternative entre « *Dieu et l'argent* » ?

ÉCONOMIE DU SALUT

Les oiseaux du ciel

Vanité de l'inquiétude du lendemain

« Regardez les oiseaux du ciel - déclare le Christ - ils ne sèment ni ne moissonnent ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit ! »^[37].

Par cette parole, le Christ n'entend pas nous livrer à la famine, mais nous libérer de « l'inquiétude » ; non pas celle de nos besoins présents, mais celle de nos besoins futurs ; et pour nous en convaincre, il invoque ces « oiseaux du ciel ».

Qu'importe évidemment la véritable condition de ces oiseaux ; qu'importe même qu'un « Père céleste (sache ce dont) nous avons besoin »^[38] ; car nous pouvons vérifier : d'abord, que « nul ne peut, en s'en inquiétant, ajouter une seule coudée à la longueur de sa vie »^[39] ; ensuite, que « la terre produit d'elle-même l'herbe, puis l'épi »^[40] ; enfin, que cette capacité de production est permanente.

A fortiori donc, si contrairement aux « oiseaux du ciel », mais comme le Christ nous y encourage par ailleurs, nous travaillons la terre, nous n'avons objectivement aucune raison de nous « inquiéter du lendemain. Demain s'inquiétera de lui-même. - conclut le Christ - À chaque jour suffit sa peine »^[41].

Vanité et danger de l'accumulation

Inutile donc de s'inquiéter, mais inutile aussi « d'amasser des trésors sur la terre » : d'abord, parce qu'« au sein même de l'abondance, la vie d'un homme n'est pas assurée par ses biens »^[42] ; ensuite, parce que « la mite et le ver consomment » ces trésors que « les voleurs percent et cambriolent »^[43].

« Accumulez, accumulez ! » dira certes Karl Marx ; mais alors il s'agira de biens de production, inconnus du temps du Christ, et non de biens de consommation ; or il est douteux, même aujourd'hui, que nos réserves mondiales de nourriture soient ou puissent être supérieures à une année de consommation.

Amasser serait donc inutile, sinon impossible, mais aussi dangereux ; le Christ dit en effet que « où est (notre) trésor, là aussi est (notre) cœur »^[44], et il nous prévient que celui qui ambitionne de « gagner le monde entier » risque de « se perdre lui-même »^[45].

Malheureux seraient donc les riches qui accumulent en vain des biens inutiles ou dangereux ; et « heureux » serait le savetier de la fable ; « heureux (seraient ces) pauvres en esprit » qui ne désirent, ni ne consomment plus qu'il ne faut, car, comme le note Paul Ricœur, leur « âme (est) libérée du désir d'acquérir et de posséder »^[46].

Nécessité de la justice

Mais encore, il ne suffit pas de travailler la terre, pour être libéré de l'inquiétude, encore faut-il que ses fruits soient justement partagés ; encore faut-il que règne cette « justice » qui affirme que « *l'ouvrier mérite sa nourriture* »^[47] ou « *son salaire* »^[48].

C'est en effet si, et seulement si, ces deux conditions nécessaires, et ensemble suffisantes, du travail et de la justice, l'une économique et l'autre morale, sont remplies, que les besoins vitaux du corps de chaque homme pourront être satisfaits.

C'est pourquoi, le Christ nous invite à « *chercher d'abord le Royaume et sa justice* » ; alors ensuite « *(le manger, le boire et le vêtir) nous seront donnés par surcroît* »^[49].

Mais enfin, de quelle « justice » s'agit-il ? et de quel « Royaume » ?

Mais de quelle justice ?

Quant à la justice, nous savons la distinction d'Aristote, qui oppose aujourd'hui encore libéraux et socialistes, entre la justice « *distributive* », qui alloue à chacun une part selon son mérite, et la justice « *corrective* », qui donne à chacun la même part.

Or le Christ brouille cette distinction : dans une parabole un roi rémunère ses serviteurs en proportion de leurs « talents », mais dans une autre, après avoir promis à chaque ouvrier « *ce qui sera juste* », le maître de la vigne donne à tous le même salaire.

Le Christ brouille également la distinction entre le salaire et l'aumône : il nous invite en effet à « *prêter sans rien attendre en retour* »^[50] ou à « *donner gratuitement* » car nous avons « *reçu gratuitement* »^[51] ; mais ailleurs il montre une défiance inattendue à l'égard de certains dons ; ailleurs encore il promet que notre aumône ou notre foi bénéficiera d'une « *récompense* ».

En fait, ce mot français « *récompense* » est inexact ; le mot grec évoque plutôt un « *salaire* », mais un salaire étrange, qui ne répond à aucune logique, notamment comptable ; ce « *salaire* » serait en effet le même pour tous et néanmoins en proportion des mérites et des besoins de chacun. « *Dieu ne possède qu'un seul salaire* » dira Simone Weil^[52] ; car ce « *salaire* » n'est pas de l'ordre de la quantité, mais de la qualité : la parabole de la perle l'illustre.

En fait ce « *salaire* » ne serait autre que le « *salut* », dont la promesse invite à un saut confiant dans l'inconnu et lance depuis la « *terre* » un pont entre la rive économique du « *monde* » et la rive eschatologique du « *Royaume* ».

Et quel Royaume ?

Qu'en est-il donc de ce « *Royaume* » ?

« *Le message du royaume contient une merveilleuse ambiguïté* » note Karl Jaspers, « *le règne est à venir, et il est déjà là* »^[53]. En effet, quoique le Christ s'efforce à le révéler par de nombreuses paraboles, ce Royaume reste « *mystérieux* »^[54]. Quant à savoir où il est, selon Jean « *il n'est pas de ce monde* »^[55], mais selon Mathieu « *il est tout proche* »^[56], « *il est aux portes* »^[57], et selon Luc « *il est au milieu de (nous)* », il serait en nous^[58].

Et de fait, contrairement à l'idée commune, mais fautive, exploitée par les riches et les privilégiés qui auront mal lu saint Augustin et qui voudront que « *ceux qui vivent de la foi attendent les biens éternels de l'autre vie qui leur ont été promis* »^[59], les Béatitudes révèlent que les « *pauvres en esprit* », ainsi que « *les persécutés pour la justice* »^[60], sont déjà « *heureux* », car le « *Royaume* » leur est déjà donné, ici et maintenant.

Une double distinction

Le Christ distingue en effet deux couples de contraires, qui clarifient, nous semble-t-il, nombre des paradoxes ou contradictions que nous avons rencontrés lors de notre relecture de l'Évangile ; il distingue et oppose : d'une part le « *monde* » et le « *Royaume* » ; d'autre part le « *ciel* » et la « *terre* ». Il suggère ainsi que la « *terre* » et le « *monde* » ne sont pas confondus ; et il nous invite à prier « *notre Père, (pour) que son Royaume vienne sur la terre, comme au ciel* »^[61] ; une « *terre* » qui pourrait être ici bas et dès maintenant l'antichambre du « *Royaume des Cieux* » et l'hôte de la « *justice de Dieu* ».

Dieu et l'argentUne double alternative

« *Voilà (donc) pourquoi* » le Christ nous demande de « *regarder ces oiseaux du ciel* » ; or ce « *voilà* » renvoie au verset précédent qui est précisément celui où le Christ vient de déclarer que « *nul ne peut servir deux maîtres (..) Dieu et l'Argent* »^[62].

Cette alternative qu'il nous faut maintenant considérer avant de conclure, évoque inévitablement celle entre Dieu et César ; l'une et l'autre en effet opposent Dieu et un autre pouvoir ; mais l'une impose un choix, et donc un renoncement à l'argent, sinon à son idolâtrie ; tandis que l'autre propose un partage, et donc un consentement au pouvoir de César.

Qu'en est-il donc de « *l'argent* » dans l'Évangile ?

L'argent : le mot et la chose

On y trouve 14 fois les mots grecs ἀργυριον et ἀργυρος que nous traduisons en français par le mot « *argent* » dans son double sens de métal et de monnaie ; on y trouve 1 fois le mot νομισμα dans le sens aristotélicien de « *monnaie* » ; et on y trouve 4 fois, notamment dans l'alternative « *Dieu et l'Argent* », le mot μαμωνα que certains traduisent en le personnifiant par Mamon.

Le Nouveau Testament ne donne aucune définition de l'argent ; la chose, sinon ses fonctions, sont supposées connues. Comme les autres richesses, l'argent est susceptible de désir et d'accumulation ; d'autant plus qu'il dispose de pouvoirs particuliers qui lui sont conférés par l'usage ou par la loi ; des pouvoirs qui s'exercent sur les choses, sur les hommes ou dans le temps.

Ses pouvoirs

Son pouvoir s'exerce effectivement sur les choses les plus diverses, que ce soit une perle ou un champ ; de l'huile ou du parfum ; cinq paires de bœufs ou deux passereaux.

Son pouvoir s'exerce aussi sur les hommes et dans le temps, car l'argent peut être prêté, investi ou placé ; il devient ainsi une « créance », c'est à dire un pouvoir pour le prêteur ; et une « dette », c'est à dire un devoir pour l'emprunteur.

Des comptes s'établissent alors entre eux ; car si l'argent est un actif, il est aussi un passif ; il est « en partie double » : comme actif, tel le grain dans les greniers, il garantit les désirs présents et les besoins futurs des créanciers ; mais comme passif, il hypothèque la vie présente et à venir des débiteurs, plus encore lorsqu'il est assorti d'un intérêt.

et son idolâtrie

Cependant, si le Christ évoque fréquemment l'argent dans ses paraboles, contre l'idée commune et comme Karl Jaspers l'observe, il ne s'oppose ni à l'intérêt, ni à l'argent. Le Christ nous prévient de ses dangers, mais il en connaît aussi l'utilité ; l'argent est en effet le moyen de l'impôt, de l'aumône ou des offrandes ; il est celui des échanges ; il est même celui de « *se faire des amis* »^[63].

En fait, ce que le Christ conteste, ce n'est pas qu'on « se » serve de l'argent, mais qu'on « le » serve, et qu'ainsi le riche, qui le vénère, asservisse le pauvre ; que fort de ses pouvoirs, ce moyen devienne une fin, un « *maître* », une idole, qu'il devienne « *Mamon* ».

Paul Beauchamp note que « *les richesses sont une idole transparente, plus nocive, parce qu'elle n'arrête pas le regard* », et qu'ainsi « *Dieu et l'argent se trouvent confondus* »^[64]. Néanmoins, quoique séduisante, cette idole ne comble pas, et

pour cause, les désirs de son possesseur ; en fait, elle aliène le créancier, autant qu'elle aliène le débiteur : que valent en effet pour les riches, ces créances qui sont autant de dettes que les pauvres ne pourront jamais rembourser ? La parabole de l'intendant indélicat l'illustre parfaitement. « *Triste* » est alors ce « *jeune homme (qui) avait de grands biens* »^[65], mais auquel il manquait l'essentiel.

Comment donc échapper à cette idolâtrie de l'argent et à cette aliénation de la dette ?

Le « Notre Père »

Etonnamment, la réponse à cette question serait dans la prière du « *Notre Père* » qui recèle un sens économique inattendu ; un sens qui combine l'économie matérielle et l'économie du salut.

Le Christ nous invite en effet à prier « *notre Père* » pour qu'il nous « *donne aujourd'hui notre pain quotidien* »^[66] ; Jean Carmignac et Marc Philonenko traduisent « *notre pain jusqu'à demain* » et nous pourrions dire « *notre pain jusqu'à la récolte prochaine* ». Telle en effet la manne de l'Exode, il s'agit d'un pain permanent, nécessaire et suffisant, un pain qu'il est donc inutile « *d'amasser* ».

Mais cette demande ne suffit pas à nous libérer de l'inquiétude, si nous craignons que ce pain ne soit pas, ou qu'il soit mal partagé ; le Christ nous invite donc à prier auparavant que le « *Règne* » de Notre Père - qui est aussi celui de la « *justice* » - « *arrive sur la terre, comme au ciel* ».

Mais encore le pain, même justement réparti, ne suffit pas à nous libérer pleinement de nos inquiétudes économiques, si nous restons assujettis à une dette ou à des désirs qui nous aliènent à des pouvoirs extérieurs ; la prière du Christ se poursuit donc par deux demandes de libération.

L'une est de nous remettre, non pas « *nos péchés* » selon Luc, mais bien « *nos dettes* » selon Mathieu ; à une condition pourtant : que nous ayons fait de même auparavant avec nos débiteurs.

L'autre demande se divise aussi en deux parties : la première est de nous « *garder de consentir à la tentation* »^[67] qui n'est autre que le mimétisme du désir ; et sa demande antithétique est de nous « *délivrer du mal* », du Malin, du Mauvais, et donc, sans excès d'interprétation, de Mamon et de l'idolâtrie de l'argent.

Conclusion

Que dire pour conclure ?

La liberté de tout l'homme

Selon Karl Jaspers « *l'essentiel de la foi (du Christ) c'est la liberté* »^[68]. Et de fait : connaisseur des besoins matériels des hommes ; témoin de leurs pauvretés ; instruit de la mécanique de leurs désirs et de la séduction du monde ; le Christ préconise le travail et encourage l'entreprise ; il œuvre pour la justice et il prône l'aumône ; et surtout, il s'emploie à libérer les hommes, riches ou pauvres, de leurs vaines inquiétudes, de l'idolâtrie de l'argent, et de leurs dettes et créances réciproques. Tous, il les invite à être, corps et âme, ici et dès maintenant, justes et heureux, c'est à dire libres et libérateurs.

Pour le Christ donc, comme plus tard pour Montesquieu, le « *salut* » est bien « *la suprême loi* ». ^[69]

De tous les hommes, et non du peuple

Mais contrairement à Montesquieu, le « *salut* » pour le Christ n'est pas celui du « *peuple* », ni le fait du législateur ou du « *doux commerce* ». Il est, de son propre fait, le salut personnel de l'homme, au travers de sa triple relation à Dieu, à lui-même, et au prochain ; une relation à tous les prochains certes, mais en tant que communauté, et non en tant que société ou cité, que le Christ semble ignorer. Fût-il en effet acquis solidairement, le salut, comme la mort, est un enjeu personnel, et non social ou politique.

Une économie matérielle et salutaire, mais non politique

Dès lors, ainsi que Karl Jaspers l'observe encore, le Christ « *ne s'oppose (.) ni à l'État (.) ni à la société, ni au monde* »^[70] qu'il laisse entre les mains de César ; le Grand Inquisiteur lui reprochant alors d'être « *allé au monde les mains vides, en prêchant aux hommes (.) une liberté qui leur fait peur.* »

Le Christ soustrait en revanche des mains des scribes et des hypocrites, la Loi et le sabbat, le jeûne, la prière et l'aumône, qu'ils ont dévoyés ; il les purifie, et les réoriente, pour qu'ils contribuent à nouveau, « *sur la terre comme au ciel* », à la justice de Dieu et à l'avènement de son Royaume.

Comme le notent Simone Weil et René Girard, « *avant d'être (.) une théologie, les Evangiles sont (.) (bien) une anthropologie* »^[71]. Pour notre part, nous avons voulu montrer qu'ils sont aussi une économie, matérielle et salutaire, pertinente de surcroît.

En revanche, nous n'y avons vu, avant l'heure, aucune économie politique.

Le Christ et Montesquieu : Perfection chrétienne ou modération politique

L'heure venue, Montesquieu se saisira de cette question. D'accord avec le Christ, il reconnaîtra la vertu du travail et de l'entreprise, de la justice et de la frugalité. Mais là où le Christ invite l'homme à la « *perfection* », Montesquieu conseillera au prince la « *modération* »^[72], car ce qu'il appellera la « *vertu* », « *ce n'est point (.) une vertu chrétienne ; c'est la vertu politique* »^[73].

Et maintenant ?

Un dernier point : comme le Christ avant lui, Montesquieu méconnaîtra le progrès ; or, pour revenir à nos questions introductives, quel est aujourd'hui l'impact du progrès technique sur le travail, sur la pauvreté, voire sur l'homme ? Sont-ils encore les mêmes qu'au temps du Christ ? Nos richesses nouvelles sont-elles notre liberté ou notre servitude ? « *Les vertus chrétiennes sont-elles devenues folles* » ou le « *monde* » est-il devenu fou ? Si l'économie du salut qui est au cœur de l'Évangile paraît éternelle, son économie matérielle est-elle encore pertinente ?

Ces questions pourraient, s'il vous plaisait, faire l'objet d'une future communication.



Notes

- [1] Mathieu 6-26.
- [2] Fédor Dostoïevski, *les Frères Karamazov*, Folio classique, 1995, p. 353
- [3] Genèse 3-19
- [4] Mathieu 6-24
- [5] Paul Ricoeur, *L'Argent. Pour une réhabilitation morale*, in Mutations, 132, Editions Autrement, 1992, p. 56-71.
- [6] Gilbert Keith Chesterton, *Orthodoxy*, 1908, Tome III
- [7] Mathieu 13-34 et Psaume 78-2
- [8] Aristote, *Politique*, Livre I, Chapitre III, 1257a
- [9] Mathieu 4-4
- [10] Marc 2-27
- [11] Karl Polanyi, *La Grande Transformation*, TEL Gallimard, p.194
- [12] Genèse 1-12
- [13] Marc 4-28
- [14] Genèse 1-28

- [15] Jean 5-17
- [16] Luc 10-7
- [17] Dostoïevski, *Op. cit.* p. 352
- [18] Marc 7-21
- [19] Mathieu 6-22
- [20] Genèse 2-9 et Genèse 3-6
- [21] Exode 20-17 et Deutéronome 5-21
- [22] Mathieu 23-5
- [23] Mathieu 23-13
- [24] Mathieu 20-16
- [25] Matthieu 11-5 et Luc 4-17
- [26] Isaïe 58-7 et 61-1
- [27] Matthieu 26-11 ; Marc 14-7 ; Deutéronome 15-11
- [28] Clément d'Alexandrie, *Quis dives salvetur* 13
- [29] Confucius, *Entretiens*, XIII-4
- [30] Jean 18-36
- [31] Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, Livre I, Chapitre I, § 2
- [32] Catéchisme de l'Église catholique, Mame Plon, § 1040
- [33] Jean 18-37
- [34] Philippe Némo, *La belle mort de l'athéisme moderne*, Quadrige PUF, p. 21
- [35] Mathieu 13-13
- [36] Karl Jaspers, *Les Grands Philosophes, Jésus, Agora* p. 264 ; p. 278 ; p. 290
- [37] Mathieu 6-25
- [38] Mathieu 6-32 et 6-8
- [39] Mathieu 6-27
- [40] Marc 4-28
- [41] Mathieu 6-34
- [42] Luc 12-15
- [43] Mathieu 6-19
- [44] Mathieu 6-21 et 10-28
- [45] Mathieu 16-26 ; Marc 8-35 ; Luc 9-23

- [46] Paul Ricœur, *L'Argent. Pour une réhabilitation morale*, in *Mutations* 132, Editions Autrement, 1992, p. 59
- [47] Mathieu 10-10
- [48] Luc 10-7
- [49] Mathieu 6-33
- [50] Luc 6-35
- [51] Mathieu 10-8
- [52] Simone Weil, *L'Enracinement*, Folio Essais, Gallimard
- [53] Karl Jaspers, *Op. cit.* p. 254
- [54] Mathieu 13-11
- [55] Jean 18-36
- [56] Mathieu 3-2 ; 4-17 ; 10-7 ; 12-28
- [57] Mathieu 24-33
- [58] Luc 17-21
- [59] Saint Augustin, *la Cité de Dieu*, XIX-17
- [60] Mathieu 5-10
- [61] Mathieu 6-10
- [62] Mathieu 6-24 et Luc 16-33
- [63] Luc 16-9
- [64] Paul Beauchamp, *La Loi de Dieu*, Seuil, 1999
- [65] Mathieu 19-23
- [66] Mathieu 6-9 et Luc 11-2
- [67] Épître de Jacques 1-13
- [68] Karl Jaspers, *Op. cit.* p. 278
- [69] Montesquieu, *De l'Esprit des Lois*, XXVI, Chapitre 23
- [70] Karl Jaspers, *Op. cit.* p. 272
- [71] René Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Grasset, p. 68
- [72] Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, XXIX, Chapitre 1
- [73] Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, Avertissement de l'auteur